

Hervé Gaillet



Pierre Benoit,  
autrement

AlterPublishing

Hervé Gaillet

# Pierre Benoit, autrement

AlterPublishing

Photo de couverture :  
Toute reproduction interdite

Photo de 4<sup>ème</sup> de couverture :  
Toute reproduction interdite

© AlterPublishing, 2020 – 1<sup>ère</sup> édition

ISBN : 979-8-562-32154-1

*Du même auteur, chez le même éditeur :*

**Aventures**

- LA CINQUIÈME NOUVELLE (2014)

**Policier - Série : « Les enquêtes de Pierre Benoit »**

- DERRIÈRE LES LIGNES  
(2017 - Prix AlterPublishing)
- UNE BELLE POUR LE SOLILOQUE (2018)
- CODE ANCOLIE (2020)





L'écrivain Pierre Benoit, en 1928, lors de son voyage en  
Australie



## INTRODUCTION – RENCONTRER AUTREMENT PIERRE BENOIT

Tout lecteur peut rencontrer Pierre Benoit et son œuvre à différentes étapes de sa propre vie et, à chaque fois, le découvrir davantage. À l'adolescence, le lecteur est emporté par l'évocation de contrées exotiques et par les récits de voyages où, toujours, il est séduit par l'atmosphère de mystère et surpris par des rebondissements imprévus. À l'âge adulte, le souffle des intrigues sentimentales prend pour lui une épaisseur et un réalisme qu'il avait jusque-là sous-estimés. À la maturité, enfin, se révèlent l'acuité et la profondeur de multiples aphorismes, souvent d'apparence anodine, que l'auteur a glissé au fil de ses romans. Cela tient sans doute au fait que Pierre Benoit, romancier et écrivain élu à l'Académie Française en 1931, encensé mais aussi honni, qui passionna des générations depuis l'entre-deux-guerres aux années 50, eut lui-même plusieurs vies<sup>1</sup>...

Une vie de voyages, d'abord, car Pierre Benoit fut un infatigable globe-trotter, écrivant le plus souvent à l'occasion de ses innombrables pérégrinations : « Je travaille presque'exclusivement en voyage, dira-t-il, et, jadis, il m'est arrivé de prendre le train pour Bruxelles ou Anvers afin d'y travailler tranquillement dans une chambre d'hôtel ». Toute

---

1 Cette introduction synthétise la chronique publiée 2013 sur le blog *La plume et le rouleau* sous le titre « Les trois vies de Pierre Benoit. »



sa vie et depuis sa plus jeune enfance, Pierre Benoit a sillonné le monde et la France, changeant d'adresse et prenant partout des idées pour des romans dont aucun ne se passe au même endroit qu'un autre. Ce tourbillon incessant de voyages, qui ne se calmera qu'au milieu des années 1950, avec l'âge et les contraintes de la longue maladie de son épouse, fut la marque même du mode de vie, volontaire et assumé, de Pierre Benoit. En 1957, celui-ci accorda ainsi au journaliste et écrivain Paul Guimard (1921 – 2004) une série d'entretiens radiophoniques. À la question du journaliste « Quel est votre occupation préférée ? », il répondit : « le voyage » et à « Quel est votre rêve de bonheur », il répondit : « être en mer. »

La liste est sans doute incomplète des villes et pays traversés par cet *étonnant voyageur*<sup>2</sup>. Au moins, pour la France, peut-on citer Albi (où il est né « par hasard », Dax (berceau de sa famille maternelle), Annecy, Montpellier, Paris (23 avenue Denfert-Rochereau, 207 boulevard Raspail, 120 rue d'Assas, rue du Commandant-Rivière, avenue Franklin-Roosevelt), Pau (18 boulevard des Pyrénées), Craonne, Charleroi, Toulouse, Saint-Céré, Biarritz, Barbazan, La Roche-Posay, la Corse, Thercis-les-Bains, Ciboure... À l'étranger, retenons comme escales ou comme but de voyages : la Tunisie, l'Algérie, la Turquie, la Syrie, le Liban, Israël (la Palestine, à l'époque), l'Égypte, la Chine (Mandchourie), le Cambodge, le Japon, Aden, Ceylan, l'Australie, les Nouvelles-Hébrides, Tahiti, les Antilles, Djibouti, le Kenya, Dar-es-Salam, Zanzibar, les Comores, les îles de la Réunion et l'île Maurice, l'Allemagne, l'Éthiopie, l'Italie, l'Autriche, la Grèce, le Portugal, le Brésil, l'Argentine, le Togo, le Bénin (le Dahomey à l'époque), le Congo (le Moyen Congo à l'époque), la Côte d'Ivoire, les États-Unis, les Bahamas...

La vie d'écriture est évidemment l'autre facette, majeure, de son existence. En 1902, à seize ans, au Lycée français de Tunis où son père était en garnison, Pierre Benoit écrivait déjà

---

2 Du nom de l'ouvrage de Stéphane Maltère (éd. Albin Michel, 2012)

ses premiers vers ainsi que des textes en prose dont le thème central était l'amour. Il ne cessa jamais de rédiger : d'abord des poèmes (tel *Diadumène*, dans un style assez lourd et alambiqué, proche de ceux d'Anna de Noailles, qu'il affectionnait), mais aussi des monographies (tel *Je dis tout ! : roman gai*, en 1948), des préfaces aussi, des nouvelles (tel *Les cinq plaisirs de l'homme cultivé*, en 1935), des discours également, de très nombreux articles de journaux (notamment pour le quotidien *Le Journal*), quelques pastiches (tel le facétieux *Journal des Goncour*s), des *scenarii* même (tel les *Nuits moscovites*, en 1934) et, bien sûr, des romans, vendus au total à cinq millions d'exemplaires entre 1919 et 1957 et qui furent adaptés, dès les années 1920, au cinéma, au théâtre puis à la télévision. Ce sont eux qui le feront accéder à l'immortalité (académique) en 1931.

Dans toutes ces récits, le lecteur retrouve les mêmes ingrédients diversement dosés : l'exotisme, l'érotisme, l'étude de l'âme humaine, la récurrence du thème de la Première guerre mondiale et, bien sûr, les femmes. Elles exercent à chaque fois sur les hommes un pouvoir de séduction irrésistible et, pour l'anecdote jamais vraiment clairement expliquée, le prénom des héroïnes commence quasiment toujours par un A... Fascination, attraction irrépressible, indulgence coupable, aveuglement : voici ce qu'elles provoquent chez les hommes, héros généralement tout à la fois malheureux et plongés dans l'incompréhension des événements auxquels ils participent.

C'est avec *L'Atlantide* (1919), dont l'héroïne est la reine Antinéa, que Pierre Benoit a vu sa carrière réellement lancée en étant distingué par le Grand prix du roman de l'Académie Française. En tout, quarante-deux romans (plus un, inachevé) constituent une vaste œuvre romanesque et éclectique mettant en scène aussi bien des complots de famille que des amours impossibles, des déchirements de couple, des quêtes mystiques ou amoureuses ou des vengeances personnelles. Et ces intrigues se déroulent aussi bien dans des déserts que dans des îles tropicales luxuriantes ou dans des villes

françaises ou des principautés étrangères. Et elles ont pour toile de fond des révoltes populaires, des rivalités internationales, des malversations notariales de province, des guerres de succession monarchique ou des conflits internationaux... À chaque fois, Pierre Benoit livre au lecteur une peinture fine de l'âme humaine et de ses tourments et entraîne son public dans de multiples rebondissements et coups de théâtre, avec un sens consommé de la mise en scène et une inventivité toujours renouvelée. Aucun roman ne paraît ressembler à un autre. Pourtant, Pierre Benoit l'affirmera en 1954 avec une modestie non feinte : « Au fond, je n'ai jamais écrit que sur un seul thème : la veulerie des hommes et la toute-puissance des femmes sur ceux-ci. »

C'est que les femmes, toutes les femmes, aussi bien de chair que de papier, aussi bien réelles qu'imaginaires ou fantasmées, tiennent une place prépondérante dans l'existence de Pierre Benoit. Elles forment ce qui constitue sa « troisième vie. » L'écrivain fut tout à la fois un séducteur impénitent, un amoureux enflammé et sincère autant qu'un amant inconstant, volage, hésitant et imprévisible, à chaque fois authentiquement blessé en raison d'une sincérité profonde et d'une absence de calcul dont il ne cessa jamais d'arguer auprès de celles dont il s'éprit avant de les délaisser. Son amour des femmes fut universel et ses amours furent nombreuses, même si leur liste demeure certainement, malgré tous les efforts des biographes, encore incomplète. Les femmes aimées par Pierre Benoit ne répondirent à aucun stéréotype ni à aucun dessein ni préméditation et furent de tous âges, de tous profils et de toutes conditions<sup>3</sup> : modistes, employées de boulangerie, infirmières, danseuses, comédiennes de théâtre ou actrices de cinéma, bourgeoises parisiennes ou provinciales, chanteuses, princesses levantines ou veuves américaines...

Sur cette vie, il a certes été beaucoup écrit. Les recherches, pourtant, se poursuivent et l'Association des Amis de Pierre

---

3 Cf. chapitre infra : L'écrivain et le dictateur

Benoit continue à lever, çà et là, des pans encore inexplorés de la vie de l'écrivain. Ses membres s'efforcent par ailleurs d'enrichir encore autant qu'ils peuvent l'analyse et le décryptage des romans qui sont autant de témoignages d'un romancier sur son époque et sur lui-même. Le présent ouvrage a, lui, pour vocation de compiler des études, des analyses et des textes qui s'efforcent de porter un regard différent, inattendu voire insolite sur Pierre Benoit, sa personnalité et son œuvre.

La première partie s'attache à montrer, d'une façon originale et à l'aide d'éléments à la fois biographiques et littéraires, pourquoi et comment Pierre Benoit se mit, des années durant, avec constance et sans titre officiel aucun, au service de la France, du rayonnement et de l'influence de celle-ci en en faisant, à sa manière, la promotion.

La seconde partie rassemble une série d'études ou de récits qui éclairent d'une lumière juridique, cinématographique et romanesque inattendue une personnalité digne d'un de ses propres romans.

Certaines de ces contributions ont déjà été publiés dans des revues, magazines ou romans, d'autres sont encore inédites et trouvent ici leur première publication : une manière de continuer à porter témoignage de la personnalité fantasque, imprévisible et en elle-même insolite d'un écrivain qui continue de fasciner.



**PREMIERE PARTIE**  
**PIERRE BENOIT AU SERVICE DE LA**  
**FRANCE**



## UNE CERTAINE IDEE DE L'INFLUENCE DE LA FRANCE DANS LE MONDE<sup>4</sup>

« À la dure époque où nous vivons, un écrivain n'a pas le droit d'être uniquement un écrivain » écrit Pierre Benoit en 1923<sup>5</sup>, citant là une phrase de son ami Maurice Barrès, prononcée en 1914. Le militantisme ne fut jamais à proprement parler le fort de Pierre Benoit. Pourtant, celui-ci s'engagera durant des années en faveur d'un sujet qui lui tient à cœur : la place de la France dans le monde et, plus particulièrement, l'influence qu'elle est historiquement en droit d'exercer...

Le patriotisme de Pierre Benoit, grand admirateur de Barrès, apparaît naturellement dans ceux de ses romans qui évoquent la Grande guerre ou qui mettent en scène des militaires (*cf.* chapitre suivant). Pourtant, c'est surtout au long des articles rédigés pour des journaux durant ses nombreux voyages, dans des chroniques ou dans divers discours que Pierre Benoit fait le mieux état de l'affection profonde qu'il a pour son pays. En métropole, il lui arrive certainement d'en douter ou de l'oublier mais « quand on perd en France la notion de la grandeur française, c'est à l'étranger qu'il faut aller se la recomposer » écrit-il en 1926 pour *Le Journal*<sup>6</sup>.

---

4 Chronique inédite

5 Article pour *Le Journal* intitulé *Liban et Syrie* dans la littérature française

6 Le musée Bonaparte, rue Monge, au Caire.



Pierre Benoit est le *globe-trotter* d'une planète qu'il sillonne avec, généralement, un contrat de reporter signé avec un quotidien : ce sera très souvent *Le Journal*, comme en 1924 pour ses pérégrinations au Proche Orient, en 1926 pour son voyage vers l'Asie, en 1928 pour son tour du monde ou en 1935 pour son voyage en Éthiopie. Grand reporter sans autre cahier des charges que celui de restituer ce qu'il voit et d'en faire l'analyse comme bon lui semble, il profite de cette liberté pour envoyer, de l'étranger, à ses compatriotes restés dans l'Hexagone, ce qui constitue autant de messages, d'avertissements ou de harangue et, même, parfois quelques leçons. Pierre Benoit considère qu'il en a le droit car il est « un voyageur libre, n'ayant d'instruction à ne recevoir que de lui-même<sup>7</sup>. » Dans ces articles, il évoque alors très souvent la question de la place de la France dans le monde et s'exprime sans détour, sur un ton souvent exalté, généralement soucieux et parfois affligé.

Pierre Benoit s'émerveille d'abord. Il alerte ensuite. Il s'indigne, aussi. Il espère, enfin.

## L'ÉMERVEILLEMENT

Il s'émerveille et se félicite des choses accomplies par la France dans le monde. Il s'agit là d'une fierté récurrente, aux accents parfois presque exaltés et qui s'exprime à de nombreuses reprises. Ainsi, en 1928, voyageant à travers l'Asie en direction du Japon (où Paul Claudel, ambassadeur, va refuser de le recevoir au motif qu'il voyage maritalement avec sa compagne Renée Leflers) Pierre Benoit proclame-t-il en retour : « Français, il n'est pas un lieu de ton voyage qui ne te dira ce que fut autrefois ton pays, du temps que le grand Roi envoyait ses ambassadeurs, ses marins, ses évêques au Siam, à l'Annam et à la Chine. Il n'est pas un détail des splendeurs exotiques dont tu seras saturé qui ne te révèle, par contraste, la valeur d'autres richesses que tu n'avais pas jamais appréciées : les tiennes. »

---

7 *Les oubliés*, article publié dans *Le Journal* le 20 juillet 1928.

Avec un curieux mélange d'attrait irréprouvable pour un ailleurs immédiatement teinté de nostalgie pour le pays qu'il quitte, Pierre Benoit va chercher à l'étranger « la fierté d'être français ».

Pour Pierre Benoit, la présence de la France dans le monde et, notamment, au Moyen-Orient, a une légitimité forgée par les siècles, siècles qu'il convoque à l'aide d'un raccourci audacieux entre Urbain II et la Société Des Nations dans son article *Liban et Syrie dans la littérature française* (1923) : « Il y a exactement six cent soixante-dix ans [soit 1253], la puissance mandataire en Syrie était déjà la France. Elle tenait son mandat de Rome [au titre de la croisade lancée en 1095] au lieu de le tenir de Genève [siège de la SDN qui a institué le mandat français au Liban et en Syrie en avril 1920], voilà la seule différence. »

Et pourtant, cette présence, elle n'a cessé de se restreindre comme peau de chagrin. Pierre Benoit s'en attriste ouvertement dans *Les trésors perdus* (1933), lorsqu'il est en route à travers l'océan indien vers l'Ile Maurice : « En 1773, Bernardin de Saint-Pierre faisait paraître son *Voyage à l'île de France* [...] L'année 1811 consacrait la disparition du dernier vestige de notre empire colonial. En moins de cinquante ans, nous avons été contraints de céder les Indes<sup>8</sup> et le Canada, la Dominique et Tobago, cette Louisiane qu'on appelait le *Nouvel-Eden*, Saint-Domingue et Sainte-Lucie, l'île de France<sup>9</sup>, enfin. C'est par cette dernière que j'ai tenu à commencer mon taciturne pèlerinage aux pays où la France ne vit plus que par le souvenir. »

Ce recul est bien sûr imputable à l'ambition coloniale britannique dévorante (tous les territoires évoqués ci-dessus ont la reine d'Angleterre pour souveraine). Pierre Benoit,

---

8 Cédée, sauf cinq comptoirs, en réalité dès 1763 par le traité de Paris à l'Angleterre, le gouverneur de l'Inde, Duplex, ayant déjà été rappelé neuf ans plus tôt.

9 Actuelle Ile Maurice

pourtant, avec un certain anachronisme, met sur le même plan des territoires que la France a *de facto* abandonné à l'Angleterre (les Indes, d'où le gouverneur Duplex est rappelé en 1754), d'autres qui ont été perdus dans le cadre d'un traité (tel le Canada avec le Traité de Paris de février 1763 qui mettait fin à la Guerre de Sept Ans) et d'autres, enfin, qui furent délibérément vendus (comme la Louisiane, cédée aux jeunes États-Unis d'Amérique en 1803, sous l'Empire). Dans tous les cas, de Louis XV à Napoléon, il s'est agi pour la France de privilégier un recentrage sur la défense de sa métropole hexagonale pour mieux y mener ses guerres européennes.

Mélangant un peu tout, Pierre Benoit déplore ces abandons successifs, transformant la France en victime : « [Ce sont là] des terres que nos fautes nous ont enlevés. [...] De cette liquidation, un grand peuple, le peuple anglais, aura été le principal bénéficiaire. [...] Heureux encore, l'espoir qui nous reste qu'on cessera de parler sérieusement de notre impérialisme, l'impérialisme de la nation la plus bernée, la plus meurtrie, la plus pacifique du monde ! »

Peu lui importe, du reste, car il n'est pas fondamentalement un défenseur de l'entreprise coloniale. Ainsi que le dit Gérard de Cortanze<sup>10</sup>, « Pierre Benoit n'est pas un chantre de l'épopée coloniale française et n'a rien de commun avec le britannique Rudyard Kipling. [...] Il ne puise nullement à cet exotisme tel que pouvait le concevoir un Nerval, un Stendhal ou un Gautier. » La lecture attentive de Pierre Loti, qu'il admire, l'a par ailleurs édifié sur les excès qui peuvent avoir été commis au titre des guerres de conquête.

Il attribue même à la France, non sans raison, un respect spécifique des cultures locales ainsi qu'en témoigne le discours qu'il prononce à Tunis en 1931, au lycée français où il fut autre fois élève : « Ce maintien des traditions, ce respect des coutumes, c'est la gloire et l'habileté de la France de l'avoir assuré sur les terres où elle a planté son drapeau. »

---

10 Pierre Benoit, le romancier paradoxal (2012 – Albin Michel éd.)

Car, à l'analyse, c'est surtout l'influence non pas militaire mais culturelle et intellectuelle de la France qui est au centre des préoccupations de Pierre Benoit car c'est elle seule qui est susceptible d'asseoir au mieux l'influence politique. « Pierre Benoit, affirme Gérard de Cortanze sans crainte d'une forme d'anachronisme, se fait une certaine idée de la France, celle [d'un pays] qui ne peut se résoudre à la médiocrité. [...] Il ne peut accepter le spectacle du renoncement français [...] mais sa défense de l'Empire Français va au-delà d'une simple visée colonialiste et rejoint Léopold Sédar Senghor : en défendant la langue française, [...] en parlant la langue française, c'est toute l'histoire de cette langue qui est convoquée. »

Pierre Benoit défend, sans le savoir, un concept qui sera théorisé et mis en œuvre quelques décennies plus tard, celui d'un *soft power* exercé par des intellectuels au premier rang desquels figurent les écrivains. Il en fait l'argument en 1923, dans un article du *Journal* où il relate ses impressions du Levant et intitulé *Liban et Syrie dans la littérature française* : « J'ai confondu délibérément littérature française et France, et vous savez que cette confusion doit être faite, qu'aucune littérature n'est aussi nationale que la littérature de chez nous. »

C'est par l'influence intellectuelle de la littérature nationale que la France peut valablement rayonner et emporter des victoires autrement plus prestigieuses et fondamentales que les simples succès matériels, militaires et commerciaux : « Les œuvres de l'esprit, rien ne prévaut contre elles. Ainsi, sur les marchés internationaux où le franc est battu en brèche au profit des devises étrangères, nous savons du moins, nous Français, qu'il y a une chose de chez nous qui est à l'abri de ce genre d'entreprise, notre trésor littéraire. [...] Chose ailée et merveilleuse, s'il franchit les mers, c'est pour gagner les cœurs et non pour les acheter. »

Celui de Pierre Benoit, lui, est acquis à la personnalité de Mustapha Kemal, qu'il a rencontré à Ankara et qui va devenir, en octobre 1923, le premier président de la république de

Turquie. À l'instar de Pierre Loti (lequel, au contraire, avec un certain passéisme naïf pour le sultanat, voue une hostilité féroce à Kemal), Pierre Benoit a de la sympathie pour une Turquie qu'il considère comme une victime de l'activisme impérialiste anglais. Ainsi propose-t-il, en 1924, de créer un Institut français à Istanbul, à l'image de ceux déjà établis à Athènes (1907) ou à Madrid (1913), « non par souci d'impérialisme, dit Cortanze, mais pour que les échanges fructueux se développent [grâce à] des accords et des projets communs. » Pour l'anecdote, cet établissement sera finalement créé en 1930 sous le nom d'Institut français d'archéologie de Stamboul (aujourd'hui : IFEA, Institut Français d'Etudes Anatoliennes).

## L'ALERTE

Car ce sont bien les menées britanniques, que Pierre Benoit ne cesse de constater au long de son voyage à Istanbul, au Liban et en Syrie, qui l'inquiètent. Il partage là encore la méfiance de Pierre Loti vis-à-vis de l'Angleterre car il est un grand admirateur de l'écrivain rochefortais qui a, plus tôt et plus encore que Pierre Benoit, voyagé à travers le monde pour y observer les agissements britanniques sur lesquelles il a, avant lui, alerté ses contemporains.

Cette préoccupation est constante dans les articles rédigés pour les journaux, essentiellement durant les années 1920 / 1930, période qui constitue, au vrai, l'apogée de l'impérialisme britannique. Alors Pierre Benoit, qui s'alarme, s'efforce de provoquer une prise de conscience quant aux manigances anglaises. Il alerte autant qu'il peut sur les méthodes et les moyens utilisés, sur l'espionnage systématique, sur la corruption utilisée sans vergogne, sur les aides financières abondamment distribuées.

Dans *Impressions de Constantinople*, pour le quotidien *Le Journal*, il décrit « ce Péra [quartier d'Istanbul] de janvier 1923 [où] trois choses dominant : l'espionnage, l'agio [= la

spéculation] et la prostitution. L'espionnage est partout, dans tous les milieux, dans tous les lieux. Il a trouvé sa forme la plus parfaite dans le fameux *Intelligence Service*. On ne parle de lui qu'en secouant la tête et l'on dit « Vous savez ! » *L'Intelligence Service*, c'est le corps des espions officiels de Sa Majesté britannique, le mieux doté, à coup sûr en hommes et en argent, le plus audacieux aussi puisque c'est dans ses ramifications jusqu'à Angora<sup>11</sup> que Moustapha Saguir<sup>12</sup> y tenta d'assassiner Mustapha Kemal pacha<sup>13</sup>. Il était un des produits les plus significatifs de l'*Intelligence Service* »

Pierre Benoit voit des espions partout et il n'a peut-être pas tort. Il soupçonne dès lors n'importe quel Anglais qu'il croise, comme lorsqu'il passe *Noël en mer*, à la fin 1923, en compagnie du maître des cérémonies du Shah d'Iran : « Le *Lotus* glisse sur la mer phosphorescente. Nous faisons les cent pas sur le pont. Deux officiers anglais, qui se sont embarqués avec nous à Beyrouth, croisent et recroisent notre petit groupe. Voyagent-ils pour leur plaisir ? Après tout, peut-être... »

L'Angleterre, dans l'entre-deux-guerres, Pierre Benoit prend toutefois prudemment soin de ne pas la nommer clairement et de concentrer sa dénonciation sur le seul bras armé qu'est l'*Intelligence Service*. Mais il en dénonce les méthodes, à commencer par les sommes que le Royaume-Uni déverse sur la région pour s'assurer de son influence, comme par exemple dans son article *Aux soldats de Syrie* de 1925 : « Qui dira la paix de cette Syrie de 1923 à 1924 ? [...] Pendant ce temps, ce n'était que pillages et attentats en Irak, en Transjordanie<sup>14</sup> et en Palestine. À l'heure actuelle, la situation s'est renversée. Mais une situation ne se renverse pas toute seule. On l'y aide. Une chose, ici, a fait son œuvre : l'or. [...]

---

11 Ankara.

12 En mai 1924, le Turc Moustapha Saghir (orthographe actuel) fut finalement condamné à Ankara pour espionnage au profit du Royaume-Uni et tentative d'assassinat puis pendu.

13 Un des leaders du mouvement Jeunes Turcs qui renversa le sultanat.

14 Actuelle Jordanie

Lequel ? Peut-être que les prochaines séances de la Société Des nations, où l'on ne manquera pas d'affirmer l'impuissance de la France à maintenir l'ordre sur la route des Indes, nous apporteront là-dessus certains éclaircissements ? »

## L'INDIGNATION

Dans ces conditions, Pierre Benoit s'indigne devant l'inaction des autorités françaises dont il dénonce les erreurs diplomatiques, l'aveuglement et la naïveté de comportement, et cela tout au long de sa vie.

Dans *Arbres de Noël et dialogues lorrains*, en juin 1950, il rappelle l'« étonnante prophétie de Gustave Flaubert, le 15 janvier 1850 [qui expliquait qu'] il est presque impossible que, d'ici à quelque temps, l'Angleterre ne devienne pas maîtresse de l'Égypte<sup>15</sup> » et ajoutait « on apprendra cela en France quinze jours après et l'on sera fort étonné ! »

La même année, dans *Syrie et Liban*, il revient à l'une de ses zones de prédilection et fustige l'inconséquence de la France, cette fois vis-à-vis de la Turquie, juste avant la Seconde Guerre mondiale : « Syrie ! Liban ! [...] Il ne doit guère exister de pays où, hélas ! la France ait à procéder à de plus retentissants *mea culpa*. » Pierre Benoit, lui, à titre personnel, s'empresse de « décliner toute responsabilité dans les bourdes et les goujateries accumulées entre Euphrate et Méditerranée avec un très remarquable esprit de suite » tel que le fait d'avoir « un peu avant la guerre, rétrocedé [à la Turquie] le territoire d'Antioche [actuellement Antakya]. Dépositaires des intérêts de la Syrie confiés par mandat<sup>16</sup> à notre garde, pas plus que le tuteur ne peut aliéner les biens de son pupille, c'était là une décision que nous n'avions en aucun cas le droit de prendre<sup>17</sup>. »

---

15 C'est en fait en 1882 que l'Angleterre étendra sa souveraineté sur l'Égypte au détriment du gouvernement de la Sublime Porte d'Istanbul.

16 De la Société Des Nations en 1920

17 C'est le gouvernement d'Edouard Daladier qui a permis, dès 1938, à la

La question du *condominium* de l'archipel des Nouvelles Hébrides, qu'il découvre en 1928 lors de son tour du monde, lui permet d'aborder un autre thème : celui de la médiocre énergie déployée par les pouvoirs publics dans les colonies si on la compare aux efforts privés.

Le *New Hebrides Condominium* est alors une colonie franco-britannique qui avait été mis en place le 2 décembre 1907. Ce fut l'un des deux cas de *condomini* coloniaux, l'autre étant le Soudan anglo-égyptien (qui deviendra indépendant en 1956). Ce régime original était consécutif au refus de l'un et l'autre des deux pays d'abandonner l'archipel et avait la particularité de voir s'exercer trois souverainetés : celles des deux États, France et Royaume-Uni, envers leurs nationaux et leurs sociétés et celle du *condominium* par lui-même pour ce qui concernait les indigènes, les relations entre les différentes nationalités, l'administration et les services condominiaux. Il prendra fin avec l'indépendance des Nouvelles-Hébrides, définitivement proclamée le 30 juillet 1980 (après deux années de transition) et qui conduira l'archipel à prendre le désormais le nom de Vanuatu.

Il s'agit là d'une situation où Pierre Benoit décrypte « les phases de la rivalité franco-britannique » dont le résultat lui apparaît « étonnant. » Il prédit d'ailleurs que « la situation paradoxale créée par le condominium n'a plus de chances de s'éterniser. Un changement va intervenir » et il s'inquiète déjà des possibles renoncements de la France : « Il ne faut pas, dit-il, que ce changement aboutisse pour nous à une capitulation. »

Dans un article du 23 juillet 1928, il relève que, « [aux Nouvelles-Hébrides], l'épargne française [donc privée] a d'ailleurs investi en moins de trois ans cent millions [de

---

Turquie d'intégrer cette zone dans son territoire sous le nom de « province de Hatay » en 1939. La France espérait se concilier la Turquie et espérait sa neutralité dans un éventuel conflit ultérieur. C'est effectivement ce qui se produira, la Turquie étant neutre et n'entrant dans la guerre, aux côtés des Alliés, qu'en février 1945.



francs] dans les différentes entreprises de l'archipel [...] Sait-on pour quel chiffre de dépenses figurent les Nouvelles-Hébrides dans le budget français ? Pour huit cent mille francs ! Alors que le budget de l'Angleterre est officiellement de deux millions sept cent mille francs, et en réalité de quatre millions, alors qu'elle n'a qu'1/10<sup>ème</sup> du total des intérêts. » Pierre Benoit oppose ici le dynamisme des investissements privés et la mollesse de l'effort public : un thème que l'on va retrouver ailleurs.

En 1928, toujours mais lors de ses escales en Indochine, il déplore avec beaucoup d'exagération le manque de moyens alloués par la métropole (*Mystique russe ou nationalisme oriental*) : « Quand on songe que la France avait, voilà vingt ans, la seconde marine du monde ! On vient de nommer, pour l'envoyer en Orient le contre-amiral Stotz, un homme de grande valeur. Que va-t-il faire ? Il n'a pas de matériel ! »

À Nouméa, toujours en 1928, il enfonce le clou en convoquant ses souvenirs personnels, là encore au Proche-Orient : « En Syrie, l'un de nos officiers de renseignement, déplorant l'abandon dans lequel le laissait le ministère, me disait cette phrase qui mérite de ne jamais être perdue de vue : Nous autres, agents français, nous sommes obligés de tout faire avec de la séduction personnelle... » L'action et l'efficacité des Pouvoirs publics français le remplissent de méfiance : « Il y aura un jour, écrit Pierre Benoit dans *L'Atlantide* (1919), à écrire une jolie histoire paradoxale de l'expansion coloniale française, qui s'est toujours faite à l'insu des pouvoirs [publics], quand ce n'est pas malgré eux. »

Cette position intellectuelle est certainement exagérée mais elle traduit un fait historique réel : contrairement à l'Angleterre ou l'Allemagne, la France de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle n'est entrée dans l'aventure coloniale qu'avec réticence. Georges Clemenceau, par exemple, y était hostile et nombre d'intellectuels estimaient que cette entreprise aventureuse détournait les esprits et les énergies du but premier qu'était la

reconquête des provinces perdues<sup>18</sup> lors de la guerre franco-prussienne de 1870. D'hésitations en réticences, l'entreprise coloniale fut longue à être valorisée dans l'opinion publique et les gouvernements successifs n'accordèrent globalement que des moyens limités et des ambitions<sup>19</sup>.

## L'ESPOIR

Par contraste, Pierre Benoit ne cache pas son admiration pour les efforts individuels. « Chez nous, écrit-il dans *Le musée Bonaparte, rue Monge, au Caire* en 1924) heureusement, les particuliers ont pris l'habitude de remédier par leur propre initiative à la carence de l'État. [...] Ce n'est pas, comme bien on pense, à notre politique décousue que nous devons notre force au Proche-Orient. C'est à nos congrégations et à un groupe de familles françaises [...], ces vieilles familles françaises établies au Levant pour l'honneur et le profit de notre pays » (*Noël en mer* - 1923). Les missionnaires catholiques, dont il salue l'œuvre et le travail à de nombreuses reprises, tiennent une place particulière dans l'univers personnel de Pierre Benoit (on sait ses liens avec le père Sarloute, chez lequel il logea lors de son séjour de 1924-25 à Beyrouth). L'écrivain estime donc que « c'est [...] mon devoir d'aller [leur] rendre visite : les oubliés, les parias, démunis de tout en face de leurs opulents adversaires [...] et de s'efforcer de les convaincre, à force d'égards respectueux, qu'à des dirigeants indifférents – ou pire – ne correspond pas nécessairement une patrie ingrate » (*Les oubliés* - 1928).

Pierre Benoit érige par ailleurs parfois certaines individualités en modèle, avec une vision plutôt romantique du monde des affaires, auquel il est patent qu'il ne s'y entend guère.

---

18 Alsace et Moselle

19 Cf Jacques Marseille, *Empire colonial et capitalisme français* (1984 – éd. Albin Michel)

Ainsi en est-il de l'évocation virulente de l'histoire de la banque industrielle de Chine (*Les étrangers à Moukden - 1926*) : « La Banque Industrielle de Chine, se rappelle-t-on chez nous cette histoire qui ne date pourtant que de trois ans ? [...] Pour des motifs financiers ou politiques peu avouables, on a laissé tomber en déconfiture une institution de crédit français. Nos consuls, nos commerçants, nos missionnaires savent combien notre prestige en a été atteint, eux qui s'efforcent à remédier par un perpétuel travail de Sisyphe à la carence éhontée de la métropole. » De quoi s'agissait-il, en réalité ?

La Banque Industrielle de Chine avait été créée en 1913, avec l'appui du Quai d'Orsay, par un homme politique fort introduit dans les milieux financiers : André Berthelot. Son objectif était de développer la présence française en Chine grâce à son bureau de Shanghai. Ses débuts furent plutôt couronnés de succès, au moins en apparence, grâce à son activisme commercial auprès des élites et de l'administration chinoise. À partir de 1910, cependant, la BIC fut confrontée à une instabilité politique locale intense, un véritable climat de guerre civile et des soulèvements populaires qui portèrent un coup sévère à la solvabilité des clients et des projets auxquels elle avait prêté de l'argent (tel le port de Shanghai). Dans un climat de concurrence sévère, notamment des établissements financiers britanniques, la BIC était en réalité insuffisamment capitalisée pour faire face à ces défaillances et elle pâtissait simultanément de coûts de fonctionnement excessifs, de frais de représentation élevés et de dépenses somptuaires exorbitantes<sup>20</sup>. Elle assurait pourtant, en dépit d'une rentabilité réelle faible, un retour sur investissement annuel à ses clients (dividende / valeur de l'action) de 14%. Au début des années 1920, sa situation financière était désormais compromise et sa viabilité menacée. Elle était proche de ne pouvoir faire face à ses propres engagements. Berthelot en appela à l'État français, divisé sur ce point et qui soutenait déjà la Banque de l'Indochine dans les colonies, pour

---

20 Cf. Jean-Noël Jeanneney, *L'argent caché* (1981 – Fayard éd.)

renflouer la BIC. L'arrivée à la présidence du Conseil des ministres de Raymond Poincaré (15 janvier 1922), hostile au développement en Chine et aux soutiens politiques de Berthelot, sonna le glas de ces espoirs. La BIC fut mise en faillite quelques semaines plus tard.

Pierre Benoit déplore cette liquidation mais se garde bien de stigmatiser la gestion calamiteuse par ses dirigeants d'un établissement financier privé pour ne conserver que le sombre aspect des luttes sourdes entre hommes politiques qui soutenaient, ou pas, André Berthelot. De cette équipée politico-financière catastrophique, quoiqu'il en soit et l'écrivain le montre fort justement, le prestige de la France en Chine ne pouvait que pâtir.

Le prestige de la France et l'absence de reconnaissance de celle-ci à l'égard de ceux qui, pourtant, y contribuent, sont des sujets récurrents de récrimination et de désolation chez Pierre Benoit. Ainsi, dans *Le problème des Nouvelles Hébrides* (1928), le romancier affirme-t-il : « Si les Hébrides sont à nous, c'est bien John Higginson qui nous les aura données. »

L'affaire est brièvement développée en insistant lourdement sur les avanies et les humiliations subies par celui qui est présenté comme un entrepreneur audacieux et désintéressé, Irlandais qui demanda la nationalité française, meurtri finalement par les interminables vexations d'une administration hexagonale bornée et vieillotte. La réalité, pourtant, est là encore plus nuancée et, dans sa dramaturgie, Pierre Benoit escamote hardiment les méthodes plus que douteuses du personnage.

Né en 1830 et mort en 1904, John Higginson était un irlandais qui émigra en Nouvelle-Calédonie, colonie française, où il fit fortune dans le négoce de matières premières (sucre, or, cuivre, cobalt et antimoine). Très hostile à l'Angleterre comme nombre d'Irlandais, Higginson fut particulièrement actif auprès des autorités françaises dans la colonisation des Nouvelles-Hébrides dans les années 1870.

Lui-même n'hésita pas à recruter et à enrôler dans ces îles, parfois de force, une main d'œuvre qu'il rapatriait en Nouvelle-Calédonie pour l'utiliser dans ses plantations de canne à sucre et ses mines.

Il fut à l'origine, dans les années 1880, du développement de l'exploitation minière du nickel calédonien et, parallèlement, racheta près de 800.000 hectares dans l'archipel des Nouvelles-Hébrides, en partie au capitaine anglais et trafiquant d'armes McLeod (1845-1894). Ces efforts lui valurent la Légion d'honneur en 1887. À partir du milieu des années 1890, ses affaires commencèrent cependant à péricliter et il fut en butte à l'hostilité d'autres entrepreneurs coloniaux locaux. Son heure de gloire étant passée et ses relations politiques s'étant étiolées, il continua son prosélytisme sans grand succès et mourut brutalement en 1904, laissant derrière lui une succession complexe et disputée. De tout cela, Pierre Benoit ne retient pour sa part que la geste entrepreneuriale d'un personnage supposément marqué par le sceau final de l'ingratitude étatique.

Une telle destinée pathétique et injuste est également celle que l'écrivain prête à Jean Dupuis, qu'il évoque dans les colonnes du *Journal* à deux reprises : « Hélas ! s'écrie-t-il ainsi en 1929, il y a deux ans, je comptais aux lecteurs du *Journal* l'histoire de Jean Dupuis, négociant à Hank-kéou<sup>21</sup>, mis en faillite après nous avoir donné le Tonkin. Vraiment, il faut que la France soit la France pour continuer à trouver des gens capables de travailler pour elle à de telles salaires. »

La charge, là encore, est grandiloquente (« après nous avoir donné le Tonkin<sup>22</sup> » !) et sans équivoque. Le destin du personnage, sans aucun doute, a fait travailler l'imagination de Pierre Benoit. Fils d'un riche agriculteur lyonnais, Jean Dupuis (1829 – 1912) s'était lancé dans le commerce des

---

21 Devenue Hankou et qui fait aujourd'hui partie de la ville de Wuhan (Chine).

22 Partie septentrionale de l'actuel Vietnam.

tissus au début des années 1850. Il s'était établi en Égypte, à Alexandrie, d'où il importait des produits d'Extrême-Orient avant d'accompagner le corps expéditionnaire français en 1859 dans sa campagne de Chine et de fonder à Hank-kéou en 1861, un important comptoir de commerce. Dans la décennie suivante, véritable aventurier, Dupuis explora le Yunnan chinois à partir du Tonkin en naviguant sur le Fleuve rouge, au milieu de nombreux périls, de bandits et de rebelles tant à l'autorité chinoise centrale que vietnamienne ou française. Il y monta un commerce d'armes, de cuivre et d'étain qui bénéficiait à la Chine mais gênait la politique française, par ailleurs passablement hésitante dans la région.

Ces activités conduiront l'empereur vietnamien Tu-Duc à faire appel, en 1873, à l'amiral Dupré, gouverneur de Cochinchine (sud du pays) pour mettre fin aux agissements de Dupuis qui, de son côté, demandait également la protection de la France ! Après avoir pris Hanoï (novembre 1873) et à l'issue de plusieurs mois de tergiversations et de négociations avec Tu-Duc, les Français évacuèrent finalement la ville en mars 1874 ainsi que tout le Tonkin (nord du pays), livrant les chrétiens locaux aux massacres mais instaurant là un certain lien de vassalité de Tu-Duc avec la France. Dupuis, pour sa part, fut expulsé du territoire par l'amiral Dupré. Malgré la reprise ultérieure par la France de la conquête coloniale de l'Indochine (durant la décennie 1880), il ne put jamais se faire indemniser des investissements qu'il avait dû abandonner de force. On voit là combien l'expression « nous avoir donné le Tonkin » apparaît comme un raccourci pour le moins expéditif, sinon historiquement erroné, dans une affaire aussi compliquée et qui s'étale sur près de trente ans...

Qu'importe, pour Pierre Benoit ! S'il est désabusé vis-à-vis des dirigeants de son pays, il exhorte le Français, son compatriote, à conserver un enthousiasme indéfectible : « [À l'étranger, les radios te donneront sur] la politique de ton pays des détails qui te combleront tout ensemble de stupeur et de colère. Le jeu des gouvernements et des partis te semblera ici un tissu de stupidités criminelles. Tu pleureras de rage

impuissante. [...] Et tu reviendras, Français qui voulait voyager, rapportant de ton voyage une certitude, celle qui t'avait manqué jusqu'alors : à savoir que ton pays est le plus beau du monde et que, pour qu'il redevienne ce qu'il a été si longtemps, c'est-à-dire le plus fort et le plus prospère, il ne lui manque que peu de chose, que quelqu'un. » (*Français qui veut voyager – Le Journal, 1926*)

On peut alors s'interroger sur les raisons d'un tel patriotisme. Pour en expliquer la profondeur, on songe évidemment à l'influence profonde des idées nationalistes de Maurice Barrès, dont Pierre Benoit fut un proche et presque un disciple, juste avant l'expérience de la guerre qui bouleversera sa vie. Ce n'est toutefois pas suffisant. Pour trouver les racines de cet attachement viscéral à une terre qui, si elle fut natale, ne fut pas à proprement parler celle de son enfance, il faut remonter dans l'environnement éducatif et familial du romancier. Si Pierre Benoit fut écrivain, il fut aussi, et d'abord, fils de militaire puis, lui-même, officier de l'armée française...

Chez AlterPublishing LLC, édition équitable alternative à l'édition traditionnelle, nous faisons pleinement confiance à nos internautes et à nos lecteurs. Nous attendons donc d'eux que l'ouvrage soit, conformément à la législation, utilisé uniquement à titre personnel. Nous avons volontairement exclu toute protection ayant pour but d'empêcher la transmission de nos livres numériques à d'autres lecteurs que nos acheteurs directs ; nous préférons utiliser ce budget lourd et récurrent à des fins plus utiles à tous. Les livres et les fichiers numériques commandés, leur contenu, ainsi que tous les éléments reproduits sur le site de téléchargement d'œuvres numériques au titre de ce service (notamment textes, commentaires, illustrations et documents iconographiques) sont protégés par le Code de la Propriété Intellectuelle en France et par les législations étrangères régissant les droits d'auteur et droits voisins, le droit des marques, le droit des dessins et modèles, le droit des brevets. À ce titre, les œuvres de l'esprit, qui sont ainsi présentées et proposées pour le téléchargement et la lecture sont uniquement destinées à un usage strictement personnel, privé et gratuit. Toute reproduction, adaptation ou représentation sous quelque forme et par quelque moyen que ce soit, et notamment la revente, l'échange, le louage ou le transfert à un tiers, sont absolument interdits. Toute utilisation hors de ce cadre serait assimilable à un acte de contrefaçon, qui vous expose à des poursuites judiciaires, civiles ou pénales dans le cadre des dispositifs législatifs et réglementaires en vigueur. Nous comptons donc sur votre éthique qui nous permet de garantir les prix de vente les plus bas du marché et la rémunération des auteurs la plus attractive, maintenant et à l'avenir.

© 2020 AlterPublishing LLC